

CLARO

CosmoZ

roman

ACTES SUD

Pour Fabrice
– même lieu, même heure.

Première partie

OZ

*Nous sommes épouvantails
Tous faits de faille
Et tous nous penchons
Tête aux quatre vents. Hélas !
Nos voix sèches, quand
Ensemble nous murmurons
Sont silence et dépourvues de sens
Tel le vent dans l'herbe sèche –
Cavalcade de rats sur verre brisé
Dans cave sèche.*

*Silhouette informe, ombre sans nuance
Force arrêtée, geste figé ;*

*Ceux qui sont allés
Le regard droit dans l'autre royaume des morts
Se souviennent de nous – qui sait – non telles
Des âmes errantes, mais seulement
Comme des êtres tout en failles
De simples épouvantails*

T. S. ELIOT

Prologue

DOROTHY

Tu t'appelles Dorothy, tu es une petite fille et tu vis au Kansas, au milieu des grandes plaines grises, avec ton oncle et ta tante, eux aussi gris, et seul ton petit chien Toto n'est pas gris, son poil est noir et soyeux, il te fait rire, d'un rire dont on aurait du mal à déterminer la couleur, mais qui, correctement nuancé, devrait pouvoir t'aider à surmonter tout ce gris. Tu portes une robe chasuble sur une blouse à bavette en gaze crème avec des manches bouffantes taillées dans un ricrac bleu. Tu vis au Kansas avec ta tante et ton oncle.

Tante Em est une femme grise qui a engrangé les années dans les rides de son front et les volutes de son chignon, elle ferme les portes d'un coup de hanche, calme la pâte du battant de sa paume et lève les yeux au ciel dès qu'une pensée en amène une autre sans l'avoir consultée auparavant. Oncle Henry et elle forment un couple qui ne produit aucune force, à eux deux ils semblent au contraire absorber le peu d'énergie que leurs mouvements dégagent, et l'espace qu'ils entament se referme sur eux avec un naturel déconcertant. Leurs vieillesses conjointes s'additionnent, et l'affection qui les lie dépasse de beaucoup le peu d'égards que chacun a pour soi-même. Tu espères ne jamais devenir comme eux, rester à jamais une unité réfractaire aux opérations, aussi séduisantes soient-elles.

Tu t'appelles Dorothy et le gris est une nuance dont tu ne veux pour rien au monde, ni dans tes cheveux ni dans tes projets.

Tu profites de l'inattention de ta Tante Em pour t'aventurer au milieu des herbes grises, mais voilà que, sans prévenir, la prairie se couche, chaque brin fait pression sur son voisin,

même les insectes lâchent prise et se laissent emporter par ce qui n'est encore qu'une brise. Les arbres s'apprêtent à se tordre, la poussière semble fuir le sol. Les bêtes tapent du sabot. Les molécules d'eau, encore solidaires il y a quelques instants, s'entrechoquent de façon désordonnée et le petit cours d'eau derrière le bosquet déborde ici et là en rendant des poissons paniqués. C'est le moment que choisit ton Oncle Henry pour annoncer d'une voix grise qu'une tornade se prépare et qu'il faut aller se réfugier dans l'abri creusé sous la maison, la maison grise. Tu connais cet abri car c'est là que tu passes tes heures les plus riches, prise entre la joie de disparaître et la peur de devenir autre. Ce refuge, creusé à même la terre grise, et sommairement étayé par des planches grises elles aussi, mesure à peu près trois mètres sur cinq, ce qui le rend habitable, mais une fois la trappe refermée le dos doit se voûter car sa profondeur n'excède pas les un mètre vingt-cinq. Si l'on voulait y survivre, il faudrait soit ne jamais grandir soit prier un temps indéfini.

L'annonce de la tornade par Oncle Henry a résonné comme un angélus et t'a donné le courage un peu stupide de t'attarder loin de la maison. Tu ne sais pas vraiment ce qu'est une tornade, même si certains récits servis en même temps que la soupe ont continué de croître pendant ton sommeil, même si, parfois, la nuit, tu t'es réveillée en nage, persuadée d'avoir été enlevée par une haute silhouette grise qui répondait au nom de Miss Tornade. Ce qu'elle comptait faire de toi, tu ne l'as jamais su, mais ses intentions n'avaient rien de maternel, à moins qu'il n'existe un pays où les mères embobinent leur progéniture dans la soie de la peur.

Mais aujourd'hui cela arrive vraiment. La chaîne des éléments est brisée et ton histoire peut commencer. Tu t'appelles Dorothy et ton créateur s'appelle L. Frank Baum, si l'on peut appeler créateur quelqu'un qui fait tomber les ombres.

1

BAUM'S BAZAAR

BAUM !!!

Et voilà que s'élève, lentement mais irréversiblement, dans la lumière crue de l'abat-jour vert, un crâne aux reflets changeants, qui va s'étrécissant en deux pommettes entre lesquelles bée un trou orné d'éclatants dominos.

La famille Baum assiste sans rien dire à la disgracieuse ascension du Dr Bergfield, que la chute d'un crayon a contraint la seconde d'avant à quelques torsions et gémissements sous son bureau. Ses yeux globuleux – des yeux d'hypnotiseur de poules ou de haschischin repent – se posent tour à tour sur le géniteur (Papa Baum) et la génitrice (Maman Baum) avant de se planter au milieu, sur ceux du rejeton (petit Baum), dont on lui fait l'offrande incongrue en ce lundi 19 mars 1872.

BAUM !!! – la syllabe a traversé la salle d'attente à seule fin de dissoudre l'entité que forment Papa Baum et Maman Baum, et d'isoler la particule paniquée qu'est, pour lors, le jeune Frank. Des regards sont échangés, des soupirs déguisés en toussotements. Si la maladie est attendue, la science, elle, s'impatiente.

Après avoir reçu l'assentiment du coude paternel entre les côtes, l'enfant dégage, docile, sa main de l'étau maternel et s'avance vers le Dr Bergfield, lequel, auréolé d'un parfum d'éther et de nicotine (et d'autre chose, aussi), a encore les pensées tout occupées par les seins de son assistante, Miss Glinda – celle-ci se tient en retrait derrière lui, vibratile, tel un orgasme indécis.

Le petit Baum grimace et déglutit, embarrassé par la tumeur nichée dans les alvéoles à vif de sa langue, raison de sa présence en ces lieux. Cela fait onze jours et onze nuits

qu'il la sent croître et durcir – s'il boit de l'orgeat il souffre, mastiquer l'élançe, quant à parler autant sucer des orties. (La tumeur – le sait-il seulement ? – est ancienne, elle anticipe sa naissance et a dû hanter le suc maternel ou la semence paternelle avant d'investir l'utérus puis de remonter par le gras conduit de l'ombilic jusqu'au fœtus ignare, scrutant et testant la moindre différenciation cellulaire, et ce afin d'élire son domicile nécosant dans l'appendice lingual, la muqueuse hôte, sa cible.) Il est temps de crever l'abcès, a décrété le père, aussitôt gratifié d'un regard creux de son épouse.

On l'emmène dans une pièce adjacente, où la peinture écaillée des murs l'instruit à son insu sur son sort. Dêvêtu, allongé, vainement rassuré, puis emmailloté dans le rêche et blanc suaire des anesthésiés – sur la peau glacée de ses bras, l'enfant sent courir les graciles lézards dont sont gantés les dix doigts de Miss Glinda –, Frank voit foncer vers son visage un drôle d'astéroïde : un nuage de gaze bouffi d'éther. Sous son dos, la table métallique soudain s'affaisse et cède, et des sables mouvants se referment sans complaisance sur l'enfant. La suée que lui procure l'éther lui rappelle vaguement les affres de la masturbation et de la prière. Pris de vertige, son corps s'échappe, il cascade en lui-même, le temps cesse d'être le temps, une once de glaire lui taquine la glotte, la nuit devient la loi, il consent à s'absenter et c'est tant mieux. *Baum baum baum baum baum baum...*

Ob-ob, analyse le Dr Bergfield en jetant l'éponge odorante en direction du seau d'étain qu'elle – hélas – n'atteindra jamais et où, quelques heures plus tard, audace héréditaire oblige, une souris viendra mettre bas six petits avortons – car au même moment Miss Glinda, de son soulier verni, a préféré repousser l'éponge sous la table plutôt que de la ramasser, ce qui, au vu du galbe de sa croupe, est, disons-le, plus prudent, Abe Bergfield étant sujet aux distractions.

Hum. Nous avons là, voyons voir, mais oui, une tumeur d'un genre... particulier, une espèce de *fungus* hostile qui non seulement a déposé du... ça alors !... du... salpêtre... hein ? non... de la... des... enfin bref, sur la partie inférieure

de la langue, disons une poudre verdâtre, et nauséabonde, mais qui semble... oui... c'est étrange... palpiter... – oh-oh ! excessivement alvéolée, et dont la structure, hum, disons fractale, notez Miss Glinda, notez, à ce propos le rendez-vous de 16 h 30 est-il maintenu ? oups, ce gosse a les ongles sales, regardez, là, surtout l'index, le pauvre, bon, allez pince coton cigare c'est parti.

Coronado ?

Pas trop sec, Miss Glinda, je vous prie. Là, dans la boîte, près de la lampe.

Clampée, la langue encore novice de Frank saille à peine d'entre ses mâchoires, à huit ans elle a encore si peu menti qu'il est étrange qu'elle soit aussi grise.

Frank, dont la moindre fibre nerveuse piaille en sourdine, entend tout du fond de sa tombe d'éther. Entend tout mais ne voit rien. Il sent contre son épaule les seins de Miss Glinda et, juste au-dessus de son nez, des effluves de cigare et de whiskey, qui sont, à l'aune de son expérience olfactive, les équivalents de la tisane de sa mère et de la transpiration de son père, autrement dit les parfums jumeaux de son quotidien.

Le scalpel s'imisce et le miroir de sa lame reflète alors ce que Baum – ce que quiconque – ne saurait voir qu'en rêve. L'intérieur de sa langue est une contrée interdite qu'il n'a guère envie d'arpenter.

Frank... Baum ? c'est bien ça, Miss Glinda ? Drôle de nom. Je crois qu'en allemand ça désigne un... chêne. Il y a des chênes en Allemagne ? Passez-moi la compresse, merci, oh-oh ! cendre à 10 h 20, attention, hop, bol, parfait, vous êtes un... ça alors !

Derrière son miroir frontal, les deux abaisse-langue sont deux rames posées sur le fond d'une barque pourrie, échouée dans l'abri des lèvres-grottes. Au-delà, le cavum, le larynx et l'hypopharynx se terrent dans une brume violacée. L'index ganté de Bergfield robinsonne dans les cavités et s'étonne presque de ne point en retirer de poussière dorée. Apparemment, le sillon amygdalogosse est intact, du moins pas trop nécrosé. Etant donné la dose d'éther, la motricité du bout de viande qu'est la langue de Frank peut difficilement être évaluée,

mais bon, tant que le gamin respire... Respire-t-il ? Miss Glinda code-morse deux fois des paupières en affinant sa moue, parfait, tout baigne dans le formol de la routine.

Le Dr Bergfield hésite, un peu comme un écrivain devant une bouteille entamée et une longue soirée en perspective. La tumeur semble latérale, de volume modéré, de texture saline, aussi serait-il judicieux de procéder à une héli-basiglossectomie, mais le frêle Frank risque de sortir de cette épreuve avec une diction tirebouchonnée, *cheuhfoureubmerzideug-teubr*; ce qui ne sera peut-être pas du goût de ses géniteurs. Le miroir poursuit son investigation et révèle bientôt que, toute latérale qu'elle soit, la tumeur paraît nomade, elle est même en fait carrément médiane haute, auquel cas la voie ferait mieux d'être médiane elle aussi, et donc l'approche d'ordre mandibulotomique, et là, Bergfield le sait, c'est la sécession, le partage sanglant, le jeune Baum finira bilingue de foire, chair à Barnum, il parlera comme une vache du Midwest courtisée par Bill Cody... Miss Glinda hausse l'épaule droite puis la gauche comme si elle se dépouillait d'une mue de soie qui, dégoulinant le long de son corps, l'oblige à rentrer le ventre avec en guise de point de succion le nombril, involontaire appel à la fornication mais Bergfield sait parfois se contenir.

Perplexe, et sentant que la langue de Frank, à son tour, le toise à travers le miroir qui cloque à son front et s'embue à mesure que les miasmes désertent la bouche béante, le Dr Bergfield en déduit que la tumeur est... zut alors, ça a changé, médiane basse, de volume, euh, mouais, modéré, c'est cela, et qu'une coquette subglosso-laryngectomie susglottique devrait contenter tout le monde. Désormais trop sec, le cigare flanche sous l'afflux salivaire à sa commissure droite.

Dr Bergfield ?

Oui, Miss Glinda ?

La tumeur, elle –

Hm ?

Puis-je la...

La quoi ?

Sans prévenir ni demander la permission, du bout de l'ongle, elle perce l'excroissance : il en gicle aussitôt une fine galaxie de spores. Un nuage doré s'élève d'entre les dents du trop

jeune patient, une brume qui commence à envahir l'espace du cabinet, accompagné d'une rumeur, de vagues vocalises parfumées au réglisse, ou au kola, ou à l'–

Glossectomie partielle ! – et sur ces mots hurlés le Dr Bergfield plonge son scalpel dans la tumeur spongieuse.

Sectionnée, isolée, la tumeur repose à présent sur un lit gazeux, pacha carné et moribond. Conscience médicale oblige, le Dr Bergfield entreprend de la disséquer, d'en extraire les sucs rétifs, de la forcer à confesser tout son piteux passif, mais Miss Glinda a les doigts libellules, elle la pince et la tâte, la soupèse et la plisse, compliquant la tâche de Bergfield, allons, passez-moi la canule, non, pas celle-ci, l'autre, merci, bien, qu'avons-nous là, non, je vous en prie, pas maintenant, ce n'est ni l'– mais que... faites... -... vous ?

Excitée par la brume qui ne cesse d'envahir la pièce, Glinda se défait sans hésiter de sa blouse et, tandis que l'asticot Baum se débat dans les limbes de l'anesthésie, elle entreprend de chevaucher Bergfield par-devant, Bergfield qui du coup doit tendre le cou par-dessus l'épaule de son assistante pour triturer la tumeur. Scalpel et spatule à bout de doigts, il tranche, écarte, étale, tandis qu'elle, coite, lui donne ce qu'il ne donne en général qu'au cigare, *id est* : humidité, aspiration, morsure.

La lame a cessé d'étinceler sous l'afflux des fluides auxquels la pression de l'acier a permis de gicler. Et ce n'est pas une façon de parler.

Bergfield halète tel un chiot maintenu entre les mâchoires de sa mère sans savoir s'il sera dévoré ou sauvé. Glinda chérie semble s'enliser dans le vide de leur copulation mais – oh ! – comme ça conspire dans leurs bas-ventres frictionnés, comme ça chuinte et clapote. Bergfield détaille, Glinda note, il s'enfonce, elle se cabre, il peste, elle insiste, un peu de sérieux docteur, du cran ma fille, ils s'incitent, c'est bon.

La tumeur du petit Baum est une boîte à épouvantes, qui rêve et rouspète, à croire qu'à peine retranchée de l'hôte Baum elle s'est fixé un programme. Le fait est qu'elle n'a que trop mariné dans l'étroite mâchoire de ce gamin que hante depuis des mois un même cauchemar : la sensation d'un épouvantail gesticulant dans son champ de vision nocturne... un épouvantail qui réclame quelque chose... réclame et danse... le poursuit...